Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 4 (1910-1911)
Heft: 20

Artikel: Mauvaises habitudes [suite et fin]
Autor: Platzhoff-Lejeune, Ed.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1068735

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

4me Année. — No 20. 15 Août 1911.

La Vie Musicale

Directeur : Georges Humbert

Organe officiel, pour la Suisse romande, de l'Association des Musiciens suisses.

SOMMAIRE : *Mauvaises habitudes* (suite et fin), Ed. Platzhoff-Lejeune. — *Le Chant au Conservatoire*, Jean Chantavoine. — *Cyril Scott.* — Association des Musiciens suisses. — La musique à l'étranger : *Angleterre*, Lawrence Haward ; *France*, Paul Landormy. — La musique en Suisse : Vaud, E. Ansermet. — Echos et Nouvelles. — Nécrologie.

ILLUSTRATION : Cyril Scott.

NB. L'augmentation considérable du chiffre de tirage de la *Vie musicale* a épuisé notre stock de couvertures avant la fin de l'année. Nous sommes obligés d'avoir recours à une autre combinaison pour ce numéro et nous aviserons à mieux d'ici au 1er septembre.

Mauvaises habitudes

(Suite et fin.)

II. Au Soliste ou à la Soliste

Monsieur, vous n'êtes pas sans savoir que la force de Samson était dans ses cheveux. Mais nous avons lieu de croire que la vôtre réside ailleurs. Nous n'avons jamais compris les relations existant entre la musique et une tignasse démesurément longue. Si par impossible il n'y en avait pas, pourquoi nous offrez-vous si souvent encore ce spectacle grotesque et peu édifiant. Est-ce pour nous montrer que, même privé de vos yeux par les mèches pendantes, vous savez encore jouer très bien? Et, sans les cheveux, ne feriez-vous pas mieux encore ? Mais je sors de mon sujet. Vous venez de très loin et vous ne connaissez personne de l'orchestre dont vous faites partie ce soir. Vous êtes pour une demi-heure un des éléments le plus précieux, si vous voulez, de cet ensemble. Ne l'oubliez pas. N'imposez pas trop au chef votre manière souvent fantaisiste de jouer un concerto, car le chef c'est lui. Je ne dis pas qu'il commande et que vous devez obéir. Mais soyez traitable, entendez-vous et ne forcez rien. J'ai vu le même chef imposer sa volonté à un jeune soliste débutant et, trois jours après, fléchir devant celle d'un grand lion du piano pour le même morceau. N'entrons pas dans le fond du débat, mais posons bien la question. De deux choses l'une, il n'y a pas deux me-

sures pour un soliste à petit et à gros cachet. Le problème est difficile, mais on ne peut le résoudre que d'une seule manière.

Vous entrez et, sans vous avoir jamais vu ni entendu, nous vous applaudissons. Car nous avons l'esprit bon enfant — on ne saurait assez vanter la patience, l'indulgence et la magnanimité du public — et supposons d'emblée que vous le mériterez. Nous y voilà. Les mesures du concerto précédant votre entrée sont parfois longues et vous ne savez trop que faire. Parfois vous vous plongez dans une contemplation intense de la boîte de votre violon, d'autres fois vous époussetez ou essuyez de votre mouchoir les touches du piano. Ou encore vous êtes transformé en colonne de sel, immobile. Quoi que vous fassiez, luttez contre la tentation de jouer avec l'orchestre pour vous entraîner. C'est permis à un écolier qui a peur, pas à un soliste qui n'a pas besoin de jouer la partie d'autrui. D'ailleurs on vous entend ; vous jouez quelques mesures, puis vous vous arrêtez sans motif et finalement nous ne savons pas si vous exécutez votre partie ou si vous vous amusez à faire autre chose.

Les violonistes, les chanteurs et les cantatrices sont généralement irréprochables dans leurs attitudes. Mais les pianistes sont d'autant plus dévergondés. Il est étonnant que dans les conservatoires on accorde si peu d'attention au maintien extérieur. Ou bien ces mauvaises habitudes ne se prendraient-elles que quand la gloire est arrivée ? Ici encore nous répondrons à ceux qui nous défendraient de nous attarder à ces considérations : si vous ne voulez pas qu'on vous critique, jouez derrière un rideau ou bien imitez ceux de vos collègues qui respectent l'importance de ces détails. Mais ces mains lancées au plafond, ces coudes jouant comme ceux de l'homme-orchestre, ces torses redressés dans une pose mystique ou roulés en boule, ne sont pas beaux à voir. Et toutes ces contorsions, cette gymnastique d'homme-serpent ne vous aidera pas à mieux jouer, hélas !

Si vous jouez un concerto, empêchez le public de vous applaudir après chaque partie. Ne vous levez pas, remerciez tout au plus d'un signe de tête qui dit : attendez et laissez-moi finir. Prenez les deux dernières parties en les enchaînant et n'oubliez pas de faire la leçon au concierge et à l'ouvreuse qui vous apporte vos bouquets et vos couronnes au milieu de l'œuvre ! Ne voyez-vous pas le comique de la situation ? Je vous assure que ces esprits serviables sont accessibles à la culture musicale et comprendront qu'un concerto a trois parties si vous le leur dites une fois. Soyez charitable et épargnez-nous la comédie de sortir et de rentrer trois fois avant de donner votre bis. Les nuages de microbes soulevés pendant ces quelques minutes sont antihygiéniques au possible et les bruits barbares de nos piétinements et — oh horreur ! — de nos cannes qui frappent le sol, pour être doux à votre oreille flattée — sont pénibles à entendre. Dites-nous en revenant la première fois que vous rejouerez ou, ce qui vaudrait mieux, que vous ne rejouerez pas et ne mettez pas notre patience à une trop longue épreuve.

Rappelez-vous qu'il n'est nullement indispensable que vous jouiez dans un concert d'orchestre des morceaux isolés. Ils ont leur place au récital, tandis qu'il est préférable de profiter de la présence de l'orchestre et de nous donner deux concertos ou telle autre œuvre de moindre envergure avec accompagnement d'orchestre.

Quand vous avez fini, ne serrez pas publiquement la main du chef s'il vous a mal accompagné, ce qui lui arrive. Mais serrez la avec effusion s'il vous a sauvé, ce qui arrive plus souvent encore, car les mesures qu'un pia-

niste même bon, laisse tomber dans l'ardeur du combat ne se comptent plus.

Si vous mettez votre art au service de la bienfaisance, ce qui est louable, ne soyez pas trop généreux. Ne jouez pas pour quatre œuvres différentes, car le public serait effrayé s'il savait quelles sommes minimes, tous frais déduits, sont affectées à ce but charitable. Et ne profitez pas de la bienfaisance pour désarmer la critique en chantant et en jouant médiocrement des choses médiocres. Un concert de bienfaisance sociale n'est pas nécessairement un concert de *malfaisance* artistique. Ce jour-là, moins que jamais, ne mettez vos compositions au programme. Et ne vous régalez pas de six petits morceaux à deux minutes chacun appartenant à quatre écoles différentes. L'écuyer du cirque est obligé de montrer que son cheval peut aller au pas, au trot et au galop ; le pianiste n'a pas besoin de cette démonstration publique. Nous le croyons sur parole qu'il saura faire davantage et autre chose que ce que nous lui demandons durant une seule soirée.

Enfin, expliquez-moi une énigme. Pourquoi les dames-pianistes s'attaquent-elles infailliblement aux concertos demandant une force herculéenne, — Rubinstein, Grieg, Brahms, etc. — en dédaignant ce qui est écrit pour elles: Mozart, Mendelssohn et les premiers concertos de Beethoven? Est-ce pour montrer ce qu'il leur manque et ce à quoi elles aspirent sans pouvoir y arriver? Et ne vaudrait-il pas mieux faire ces efforts à l'exclusion de toute publicité?

III. Aux Auditeurs

Sans doute, Madame, le chef et le soliste ne sont pas exempts de défauts et tel concert, s'il vous laisse une impression mélangée, prête en effet à la critique. Mais n'y prêtez-vous jamais. Vous avez réussi, Madame, à forcer la consigne sans ôter vôtre chapeau. Il est vrai qu'au concert il ne devrait rien y avoir à voir, mais quand même ; ce monument ne fera pas plaisir à vos voisins. Vous voilà installée avec ce que vous appelez votre *partition* — il s'agit en réalité d'une réduction pour *piano* — car vous êtes musicienne et désirez qu'on le sache. Les lumières éteintes vous empêcheront cependant de suivre et nous ne le déplorons pas trop, car le bruit de feuilles tournées est désagréable. Malheureusement il y en a d'autres, pires encore, c'est votre éventail. Supposé qu'il serait nécessaire, il y aurait moyen me semble-t-il de s'éventer *en mesure* ce qui aurait même un certain cachet. Mais vous la violez outrageusement et cela nous fait mal. Ces opérations arrêtées, votre voisin a une importante communication à vous faire qui ne souffre aucun retard. Un dialogue sérieux s'engage et les regards les plus foudroyants de votre entourage ne sauraient l'arrêter. « De grâce, Madame, silence, miséricorde » éclate à la fin un pauvre neurasthénique, mais il fait plus de bruit que vous et la guerre est ainsi déclarée, le charme est rompu. Vous avez cru que cette conversation passait inaperçue, mais vous ignorez que ce petit bruit strident porte très loin, sans compter les points d'orgue, nombreux de par la volonté malicieuse de certains compositeurs — qui vous mettent soudain à découvert.

A juger du fréquent emploi des lunettes d'approche, certains auditeurs semblent croire qu'un soliste est surtout un phénomène à voir. Pour prouver cependant que tout en le dévorant des yeux vous ne cessez pas de l'entendre, vous branlez la tête en signe d'enchantement et tout votre corps se berce gracieusement au rythme de la mélodie. La preuve est convaincante

mais à vrai dire on s'en passerait. Nous ne sommes pas seuls au concert et devons des égards à autrui. L'immobilité complète est l'attitude la plus charitable et la plus conforme à la situation.

Si je ne vous avais vue souvent flâner dans les rues pendant des heures, Madame, je vous croirais une personne terriblement occupée, voire même surmenée. Vous arrivez tard et de la symphonie la plus divine vous n'avez jamais entendu le premier mouvement. Etre peu exacte à une invitation, manquer le début d'un dîner, vous aurait paru impardonnable. Là, vous montrez qu'il est facile d'être prêt à temps. Mais quand il ne s'agit que d'un concert ! Et le zèle que vous mettez à étudier le programme que vous auriez pu lire avant, contraste étrangement avec le peu d'empressement que votre retard régulier manifeste pour ce qu'il promet. Vers la fin du concert, vous êtes subitement saisie d'une fièvre de départ étrange. Vous bouclez tout, vous boutonnez, emballez, ramassez, empochez avec ardeur et quand le morceau en est aux accents caractéristiques — souvent trompeurs — de la fin, vous vous levez résolument. D'urgentes affaires doivent vous attendre à la maison, rien ne vous retient plus. Et votre bel exemple est suivi, la panique se généralise et la fuite collective commence. Je cherche en vain le Monsieur énergique pour se refuser de faire place et de se lever. Je cherche en vain surtout le chef assez vaillant pour arrêter son morceau net ; la leçon serait dure, mais combien profitable ! Ainsi nous contribuons tous à laisser se propager la mauvaise habitude au lieu de la combattre de toutes nos forces. Il faut avouer que tant que les vestiaires sont d'infâmes réduits, trop petits, mal placés, mal desservis et payants, j'excuse ces dames voulant sauver leur bien avant la débâcle. Quand comprendra-t-on qu'un vestiaire spacieux et pratique est un élément indispensable pour la réussite d'un concert, que l'architecte d'un bâtiment destiné à la musique doit être doublé d'un musicien et d'un organisateur, sous peine de faire fatalement de la mauvaise besogne ? Que de sommes n'engloutit-on pas chaque année pour édifier des salles de concerts inutilement luxueuses, mal comprises et mal utilisées ? Mais Schiller essaye de nous consoler en nous affirmant que contre la bêtise, la force même des dieux reste impuissante.

* * *

Qui nous fera perdre ces mauvaises habitudes ? Evidemment nous devons faire chacun le premier pas en disant notre *pater peccavi*. Mais il me semble que l'opinion publique éclairée finira par comprendre que pour un bon et grand concert il faut, outre les acteurs, un *metteur en scène*, tout comme au théâtre. A lui de veiller, de sermonner, de prévoir et de prévenir pour que le moindre détail soit réglé et que tout concorde à produire une impression d'ensemble harmonieuse et vraiment artistique. Au besoin, le chef d'orchestre pourrait être ce *régisseur*, tout comme le premier acteur peut faire le métier de metteur en scène. Mais ce chef ne ressemblera que fort peu à la majorité des chefs d'aujourd'hui. Et il gagnera à s'en distinguer dans le domaine des petits riens dont nous avons parlé et qui sont trop nombreux pour ne pas compter sérieusement dans la balance.

ED. PLATZHOFF-LEJEUNE.

La *Vie Musicale* publiera dans son prochain numéro :

RENÉ CHESAUX : ***Musique moderne et musique de décadence.***